

Comment lire la Sainte Écriture ?

Fr. Marie-Joseph Lagrange des Frères Prêcheurs

Extrait de *La Vie dominicaine*,
Saint-Maximin (Var) Juin-Décembre 1936.

L'Écriture en Église, coll. « Lectio divina »,
n° 142, Éd. du Cerf, Paris, 1990, p. 185-217.

I. — La lecture de la Sainte Bible est-elle dans l'esprit dominicain ?

La première question qui se présente est celle-ci : *un tertiaire dominicain est-il obligé de lire la Bible ?* La réponse n'est pas douteuse. Non, il n'y a nulle obligation pour lui, pas plus que pour tout autre laïc.

C'est ce dont les protestants se scandalisent. La Bible est la Parole de Dieu, elle a été inspirée par l'Esprit Saint ; les catholiques ont proclamé solennellement au Concile de Trente qu'elle a Dieu pour auteur. *Se peut-il que tous ne soient pas obligés à la lire ?* Mais alors il faudrait conclure que tout chrétien est obligé de savoir lire, et personne ne le soutient, si recommandée que soit l'instruction.

Mais enfin, si l'on sait lire ? Pourquoi le premier soin d'un ministre protestant est-il de mettre une bible entre les mains de tout converti, tandis que le missionnaire catholique se contente du paroissien ? Cela prouve bien, en tout cas, que l'Église n'interdit pas la lecture de la Bible, puisque le paroissien contient des épîtres et des évangiles, tirés de l'Écriture, que le prêtre le plus souvent prend soin d'expliquer. Mais ce n'est pas toute la Bible.

Nous touchons ici à la différence fondamentale entre catholiques et protestants. L'initiateur du protestantisme, Luther, a enseigné que chaque fidèle devait être éclairé sur sa foi par la Bible elle-même, par le contact direct avec l'Esprit Saint, auteur de la Bible, si bien que le sens qu'il percevait était bien la leçon que Dieu voulait lui donner par l'Écriture. Ainsi comprise, ainsi pratiquée, la lecture de la Bible par tous devenait une cause de division entre les chrétiens sur les points intéressant la foi, car chacun l'entendait à sa manière. Et en effet la division s'est produite entre plusieurs

sectes dont nous constatons l'émiettement. Elle ne s'est arrêtée en partie que par un reste de sens catholique. Le protestant laïc entend l'Écriture comme la lui enseigne son pasteur ; chaque groupement conserve l'unité par le principe d'autorité qui garantit à l'Église l'unité de tout le corps chrétien.

L'Esprit qui a inspiré l'Écriture l'a donnée en dépôt à l'Église qu'il assiste infailliblement dans son interprétation. Assurée de posséder l'Esprit de la lettre, l'Église a le droit et le devoir de le communiquer directement aux fidèles par son corps enseignant. Elle ne reconnaît aucun privilège aux plus instruits ; elle guide ceux qui ne savent pas lire comme les docteurs qui ont pâli sur les textes. Elle permet d'ailleurs la lecture de la lettre à tous ceux qui savent lire, à la condition, s'il s'agit de traductions, qu'elles soient accompagnées de notes tirées des saints Pères ou d'autres représentants autorisés de la tradition. À cette condition, on doit reconnaître quelle l'encourage et la bénit.

Par le fait cette tradition a été souvent écrite. Mais si on la compare à la Bible, elle représente l'enseignement de vive voix, le plus clair, celui qui s'adresse à tous, qui se met à la portée de tous par le jeu des questions et des réponses. Il y a longtemps que Platon a montré la supériorité de la parole vivante sur la parole écrite, incapable de s'assouplir dans l'intérêt des intelligences. Il en est ainsi de toutes les disciplines. Même si le texte est formellement un code de lois, le seul qui fasse autorité, qui fixe son devoir au juge comme au particulier, on ne le livre pas à son impuissance, on constitue un corps professoral pour l'enseigner. Cela est vrai de notre code civil, écrit pour des Français, et qui ne date pas encore d'un siècle et demi. Quel étudiant aura assez de génie pour qu'on lui dise : prenez, étudiez ce petit volume, et après vous plaidez devant un tribunal. C'est cependant ce qu'en théorie, mais en théorie seulement, les protestants disent à leurs fidèles du monde entier, après tant de siècles, à propos d'un livre écrit pour les juifs, ou du Nouveau Testament qui ne prétend nulle part proposer une règle de foi complète, qui suppose plutôt que cette règle a été prêchée de vive voix par les disciples d'un Maître qui n'a rien écrit.

Combien l'Église est mieux inspirée, qui s'en tient à la méthode des Apôtres, et enseigne les principes de la foi et de la morale d'après sa tradition, d'ailleurs conforme à l'Écriture, du Nouveau Testament surtout.

L'Ordre de Saint-Dominique ne fait pas autre chose. Ce qui lui est propre – dans les origines, car sa méthode s'est répandue dans l'Église entière –, c'est de faire de cette substance de la foi et de la morale le thème d'une prière. Le simple fidèle contemple ainsi ce qui est l'essence de sa foi, et demande à Dieu de l'aider à pratiquer ses préceptes. Le révélateur de la foi, la source de la grâce, c'est Jésus, mais on a recours pour s'unir à lui à

l'intercession de sa très Sainte Mère. Vous entendez bien que c'est là tout le Rosaire.

On vous en parlera souvent dans cette *Revue (La Vie dominicaine)*. On vous dira que le Rosaire est un acte de foi dans les mystères du salut, qu'il nous enseigne la Bonté de Dieu et aussi sa Justice, qu'il est un miroir de toutes les vertus chrétiennes, la charité, l'espérance, l'humilité, la patience, l'abandon à Dieu qui les résume toutes. Ce que je voudrais noter seulement aujourd'hui, c'est qu'aucune de ces méditations n'est proposée d'une manière didactique, partant de la nature des attributs de Dieu pour en déduire les actes de l'excellence des vertus pour en presser la pratique. Non, tout est de l'ordre des faits ; c'est une histoire qui se déroule, celle de Jésus, si intimement liée à celle de Marie. C'est en Jésus que les vertus nous paraissent admirables, souhaitables, même réalisables pour nous selon notre faiblesse et par sa grâce, avec l'assistance maternelle de Marie.

Le Rosaire est un résumé de l'Évangile, nous orientant vers la fin que nous fait espérer l'Incarnation et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais alors le Rosaire supplée à la lecture de l'Écriture et la rend inutile ?

Disons plutôt qu'il la fait désirer, qu'il nous la rend même nécessaire, si nous voulons réellement avoir devant les yeux les mystères que nous devons méditer.

Et puis le Rosaire, comme reflet de la vie de Jésus, est incomplet. On y constate une grande lacune, car il ne dit rien de ce qui est proprement l'Évangile, c'est-à-dire l'enseignement du Sauveur. Cette lacune, il ne pouvait l'éviter, étant une prière qui passe par Marie. Par une dispensation de sa Sagesse, Dieu n'a pas voulu que la Très Sainte Vierge ait pris part ordinairement au ministère de son Fils. Elle apparaît au début, pour solliciter le premier miracle ; elle est debout auprès de la Croix pour être constituée notre Mère par son Fils mourant. Le plus souvent, presque toujours au cours de la prédication, elle est absente. Elle n'avait plus besoin d'être instruite des vérités de l'Évangile telles que Jésus les proposait aux auditeurs, avec mille ménagements appropriés à leur faiblesse. C'était assez que le Messie fût discuté, méconnu, par un peuple récalcitrant ; la Virginité de sa Mère ne devait pas être jetée en pâture à des enquêteurs malveillants. Elle absente, le Rosaire était interrompu.

Mais il en disait assez pour provoquer une curiosité bien légitime. On ne peut être attentif aux mystères de l'Enfance et de la Passion sans être

porté invinciblement à considérer l'œuvre de l'homme mûr, celle que faisait présager son Enfance, celle qui l'a conduit à sa Passion. De sorte que l'âme dominicaine, formée par le Rosaire, sera la plus inclinée à se pencher sur l'évangile pour mieux connaître ce que Jésus exige de nous et l'apprendre dans les faits de sa vie, dans son attitude envers les hommes qu'il est venu sauver, dans les paroles où se répand la lumière, et surtout cette révélation que Dieu est un Père, et qu'il est amour : *DEUS CARITAS EST*.

Une fois sur cette voie, le tertiaire dominicain, selon ses facultés et ses loisirs, sera entraîné à la suivre dans les *Épîtres* des Apôtres et surtout de saint Paul, dans les *Actes* qui conduisent l'Église de Jérusalem à Rome où sera fondé le Siège de Pierre, et même jusque dans cette Jérusalem nouvelle, dont saint Jean nous fait entrevoir dans l'Apocalypse la splendeur encore voilée à nos yeux.

Puis ayant constaté avec quelle fermeté saint Paul affirme que la valeur de l'Ancien Testament est de préparer les âmes au Christ, le dévot du Rosaire voudra connaître ces prophéties auxquelles font allusion les évangélistes et les apôtres, il remontera le cours des temps jusqu'à Jérémie, image du Messie méconnu et souffrant, jusqu'à Isaïe qui eût voulu déchirer les cieux pour en faire descendre l'Emmanuel, jusqu'à David, le type du Roi oint de l'onction divine, jusqu'à Moïse, le législateur dont l'œuvre n'est plus qu'une figure. Il atteindra à Abraham, dont la tente plantée dans le désert contenait toute l'Église, et enfin au premier Adam dont le Christ, le second Adam dans l'histoire, mais le premier, par son origine divine, avait expié et réparé la faute. Alors lui apparaît le Dieu créateur, dont les desseins ne sauraient faillir et qui avait annoncé au couple coupable l'avènement du fils de la femme qui devait triompher du serpent. Tout cela, l'Église le lui a appris dès ses plus jeunes années, mais le contact avec le livre inspiré, qui est un contact avec l'Esprit de Dieu, le lui rendra plus vivant et par là même plus vivifiant. Le Rosaire aura porté tous ses fruits.

II. — La lecture de l'Évangile (saint Marc et saint Matthieu)

Sur la lecture de l'évangile, ou des évangiles, l'intention de l'Église n'est pas douteuse. Maintenant que l'instruction est si répandue, on a vu paraître nombre d'éditions de l'évangile en français, avec des notes, et elles ont été vivement encouragées par l'autorité ecclésiastique. L'évangile en effet, c'est la bonne nouvelle. Au lendemain d'une victoire on s'arrache les

journaux pour en connaître les détails. Si le président de la République est venu inaugurer un édifice ou une institution, des feuilles abondamment illustrées rapportent ses paroles, le montrent recevant des fleurs, embrassant les enfants. Déjà au temps de Jésus on annonçait comme une bonne nouvelle l'anniversaire de la naissance de l'empereur et surtout sa venue : à cette occasion il répandait les libéralités et les faveurs.

Et ce n'est pas sans une hardiesse inspirée que les premiers chrétiens, croyant en Jésus comme au Sauveur du monde, ont nommé l'évangile, la bonne nouvelle par excellence, ce qu'a fait Jésus pour le salut du monde, les instructions qu'il leur a laissées. Il a prêché la bonne nouvelle, et il est devenu aussitôt le centre de cette bonne nouvelle. L'évangile est un portrait de Jésus-Christ, mais un portrait dont les traits sont dessinés par ses paroles et par ses actes.

Or il a plu à l'Esprit Saint, dans sa condescendance infinie, de tracer quatre esquisses de ce portrait, nécessairement inférieures à la réalité d'un Homme-Dieu, mais selon les besoins de l'Église naissante. Ce sont les évangiles. Ils ont été nommés, il le sont encore, non pas l'évangile de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, de saint Jean, mais l'évangile selon saint Matthieu, etc. C'était pour accentuer l'unité de l'évangile, présenté sous une forme nouvelle sans cesser d'être la même.

En présence de ces quatre évangélistes, que fera le lecteur dominicain, ou la lectrice, car les lectrices seront sans doute plus nombreuses ? Essayeront-ils de choisir dans l'un, puis dans l'autre, les éléments d'un seul portrait ? Aucun artiste ne procéderait de la sorte, prenant ici le nez, là les oreilles, ailleurs la bouche, ailleurs les cheveux. Il envisagera successivement les quatre reproductions de l'original, et se demandera en quoi elles se ressemblent et en quoi elles diffèrent. Ces observations le convaincront bientôt que le peintre a eu pour modèle la même personne, caractérisée par les mêmes traits, mais avec des jeux différents de la physionomie. On obtient donc ainsi une connaissance plus complète du modèle, sans recourir à une combinaison forcée qui n'aboutirait qu'à une sorte de chimère monstrueuse.

Chaque évangéliste a son intérêt propre, accentue davantage un côté de la physionomie de Jésus et le présente à nos yeux sous un aspect particulier, toujours adorable comme Dieu, toujours attrayant comme homme, avec des nuances qui éveillent en nous des sentiments divers. Il faut donc étudier chaque évangile en particulier, sans cependant perdre de vue les autres, car souvent c'est par la comparaison que l'on perçoit le mieux les différences et qu'on peut les résoudre dans l'unité.

Commençons par saint Matthieu. Jésus-Christ est apparu comme le terme des prophéties. Il eut donc dû être accueilli avec joie par le peuple élu, dépositaire des oracles, et l'opposition, si elle devait se produire, a dû naître là ; c'est en effet l'aveuglement des Juifs qui a conduit Jésus à la Croix. Engagée sur ce terrain du messianisme, c'est là aussi que la lutte s'est poursuivie. Il fallait prouver aux juifs que ce Jésus qu'ils avaient rejeté était bien le Messie qui avait été promis par Dieu à leurs ancêtres. C'est à cela que s'appliqua saint Matthieu. Il affirme en quelques mots les miracles dont tout le peuple avait été témoin, et qui faisaient de Jésus le messenger de Dieu, accrédité par lui, auquel il fallait croire. Mais sa prédication ne sanctionnait pas le privilège national des juifs. Jésus, peu soucieux du formalisme, avait insisté sur la nécessité d'une perfection intérieure, toute entière animée par la charité. Le juste n'est pas celui qui peut offrir à Dieu le compte de ses bonnes œuvres, conformes à la Loi, et qui vient demander son salaire. C'est la perfection même de Dieu, infiniment bon, qui doit être son modèle. Y a-t-il donc rupture dans les desseins éternels ? Pour suivre Jésus, le Juif doit-il abjurer la foi des ancêtres ? Non, pas dans ce qu'elle a d'essentiel, car la parole du Messie ne détruit pas la Loi, elle la complète, et l'Écriture elle-même faisait pressentir que la pratique du Messie serait toute miséricorde.

Ce sont les pages du sermon sur la montagne, programme du salut, et par conséquent véritablement l'Évangile, avec les paraboles, l'enseignement le plus persuasif et le plus familier, que saint Dominique, comme prêcheur, tenait le plus à méditer.

Saint Matthieu a pour symbole l'homme, être raisonnable ; il s'adresse à l'intelligence, il pose les fondements, cette fois définitifs, de la morale de Jésus-Christ. À peine émancipé par la grâce du Rédempteur du joug des observances charnelles, le petit groupe chrétien est confirmé dans la certitude qu'il réalise les antiques desseins de Dieu, ou plutôt qu'il s'unit par la foi et la charité à celui qui les a réalisés. Lui et eux ne forment qu'une même société, et c'est aussi ce qu'accentue saint Matthieu par son enseignement sur l'Église et sur Pierre qui sera à jamais son chef, vainqueur de l'enfer.

L'intelligence satisfaite dans ses droits, la mémoire faisait valoir ses prétentions : un fidèle souvenir prouve l'amour et l'entretient. Les chrétiens, à Rome surtout, où l'on ne connaissait que par un oui-dire lointain le sol où Jésus avait vécu, la vie humaine qu'il y avait menée, n'ont-ils pas souvent interrogé leurs convertisseurs sur les traits particuliers de cette histoire, plus que miraculeuse, divine, et cependant étroitement contenue dans quelques années d'une existence parfaitement humaine, sauf le péché ? Par un privilège précieux, les Romains avaient pour apôtre le fervent ami de Jésus,

celui qui, déjà de son temps, exerçait une sorte de primauté sur les autres disciples, l'homme de toutes les initiatives, qui prévoyait tout, qui se sentait responsable de la vie économique de la petite troupe et spécialement de son Chef absorbé dans les choses du Règne de Dieu, Pierre, qui le premier l'avait reconnu pour le Messie. Ce compagnon de toutes les heures, mêlé à tous les voyages, témoin attentif des miracles, habitué par son travail manuel à noter ces traits concrets que néglige l'homme épris des idées pures, Pierre s'épanchait devant les Romains, ses fils dans le Christ. Soit qu'on l'interrogeât, soit qu'il revint de lui-même par l'imagination au bord du lac de Galilée, il racontait avec précision ce qu'il avait vu. Pour celui qui aime, chaque détail a son prix qui rappelle le cher disparu. Et pour les Romains, pour nous encore, quelle assurance de vérité nous possédons dans ces récits dépourvus d'art littéraire, mais reflétant une vision directe, d'autant plus émouvante qu'elle était plus proche d'une réalité peu connue. Il faudrait ici donner des exemples. Vous comprendrez cette manière intuitive toutes les fois que vous comparerez un récit de Matthieu à un récit de Marc. Le premier, publicain habitué à tenir ses comptes par des formules précises, s'en tient à l'essentiel, qui a nécessairement le caractère d'un résumé. Le second met en scène les acteurs d'un petit drame, avec leur vie propre, même si ce sont des êtres non doués de raison.

L'exemple le plus court, et cependant le plus frappant, est peut-être le miracle de la tempête apaisée.

Voici les termes de Matthieu (8, 23-26) :

²³ Lorsqu'il fut monté dans une barque, ses disciples le suivirent,
²⁴ Et voici qu'il se fit un grand ébranlement dans la mer, de façon que la barque était cahotée par les vagues : lui, cependant, dormait. ²⁵ Et s'étant approchés, ils le réveillèrent, disant : « Seigneur, sauve-nous, nous périssons ! » Et il leur dit : « Pourquoi êtes-vous peureux, hommes de peu de foi ? » Alors se levant, il réprimanda les vents et la mer, et il se fit un grand calme.

Tout est clair, on sait ce qui s'est passé. On n'y assiste pas.

Voici Marc (4, 35-39) :

³⁵ Et il leur dit ce jour-là, le soir venu : « Passons à l'autre rive. »
³⁶ Et laissant la foule, ils l'emmenèrent comme il était dans la barque, et d'autres barques étaient avec lui. ³⁷ Et il se produit un grand tourbillon de vent, et les vagues se jetaient dans la barque, de sorte que la barque était déjà remplie. ³⁸ Et lui était à la poupe dormant sur le coussin. Et ils l'éveillent et lui disent : « Maître, tu ne te soucies pas de ce que nous

périssons ? »³⁹ Et s'étant éveillé, il commanda au vent et dit à la mer : « Silence ! Tais-toi. » Et le vent s'abattit et il se fit un grand calme.

Dans les deux textes, c'est Jésus qui donne l'ordre. Dans Matthieu le Maître marche en avant, les disciples le suivent. C'est l'ordre du protocole. Dans Marc, une fois l'ordre donné, ce sont les disciples qui l'exécutent. Ce n'est pas le Maître qui s'est dégagé de la foule, qui a manié l'aviron. Les disciples s'emparent de la manœuvre et comme Jésus a dit : « Passons », c'est qu'il ne veut pas perdre le temps à changer de costume ; on l'emmène comme il est, en tenue d'ouvrier, non de batelier. On l'installe à la poupe où il y a plus de place, sur « le » coussin. Quel coussin ? Mais le coussin qui était toujours là, parce que le pilote s'assied pour tenir le gouvernail, tandis que les autres sont debout, maniant l'aviron. Marc dit « le » coussin, comme un soldat dit « passe-moi le couteau », celui de l'escouade. Matthieu, qui ne quittait pas volontiers son bureau pour faire la traversée, a constaté qu'une tempête, c'est lorsque la mer est remuée, ébranlée ; de temps en temps les vagues cachent la barque et ceux qui sont sur la rive la croient perdue. Marc sait que la cause de la tempête est un tourbillon de vent, que nous constatons encore, venu du sud-ouest par la coupure du Jourdain. Il y avait là d'autres barques. Un compositeur à effet ne les aurait pas mises en relief si elles ne devaient pas réparaître, pour dire par exemple qu'elles avaient été englouties. Rien de semblable. C'est un fait que les barques font toujours la traversée de compagnie. Marc le dit. Que voulez-vous ? C'est comme cela sur le lac. Dans les deux récits les disciples ont peur, cela s'entend assez. Ceux de Matthieu exposent le cas poliment, d'un mot. Ceux de Marc sont trop émus pour ne pas s'en prendre à leur Maître. Ils savent bien qu'il pourrait les sauver du péril ; il paraît que cela lui est égal ! Jésus commande aux éléments, c'est le miracle. Que leur a-t-il dit ? Nous le savons par Marc. Tais-toi. Silence ! Et le vent, cause du mal, s'abat, comme si une puissance hostile avait été réduite au silence, et s'était couchée aux pieds du dompteur.

Essayez la même méthode, vous trouverez toujours le même contraste. Le législateur sur la montagne était un homme sans doute, mais nous voyons mieux dans Marc les incidents de sa vie humaine parmi les siens. On comprend mieux ceux-ci ; la figure du Maître est plus proche de nous dans une vie plus semblable à la nôtre.

III — L'Évangile selon saint Luc

Pendant que Pierre annonçait l'évangile à Rome surtout aux juifs qui y étaient très nombreux, Paul, au moment où il s'appropriait à anéantir le

christianisme naissant à Damas, fût éclairé par Jésus-Christ en personne, converti, destiné à convertir ses coreligionnaires, et plus encore les païens. Antioche était alors la reine de la Syrie, l'intermédiaire du commerce entre l'Orient indépendant de Rome et le grand empire gréco-latin. Elle était aussi le principal foyer de la culture grecque après Athènes et Alexandrie. C'est là que les disciples de Jésus furent nommés Chrétiens. Ces nouveaux convertis se souciaient peu des origines juives de l'évangile : elles eussent été plutôt un obstacle. Ce qu'attendaient les âmes religieuses, mal satisfaites de religions impures, même sous leur forme la plus élevée, c'était un Sauveur, qui leur accordât le pardon de leurs péchés, qui les aidât à pratiquer une vie meilleure. Les juifs leur avaient offert de les initier à leur Loi, mais à la condition d'être incorporés au judaïsme. Ils comprenaient mal que le Dieu créateur du monde n'eût pas disposé en faveur de tous les hommes une religion universelle, embrassant toutes les nations, demeurées libres de rester ce qu'elles étaient dans l'ordre humain.

C'est précisément ce que prêchait Paul, qu'il n'y avait plus ni juifs, ni Grecs, mais seulement des fidèles du Christ, associés par la foi à sa mort et à sa résurrection. Ajoutons que l'élite intellectuelle de ces convertis avait été formée dans le culte des Bonnes-Lettres. Plus le thème du discours était élevé, plus sa composition devait être ordonnée, chaque genre suivant ses règles. Déjà on avait inauguré le genre de la biographie des hommes célèbres. Athènes, et plus encore Rome, avaient le culte de ces grands esprits ou de ces grands capitaines qui avaient inauguré de nouveaux systèmes de philosophie ou de religion, qui avaient défendu et agrandi la patrie. Si Jésus n'avait pas régné par les armes, sa pensée avait inauguré des rapports nouveaux entre Dieu et les hommes, entre tous les membres de l'humanité. Il avait donc droit à une biographie plus conforme au genre historique que la polémique de Matthieu ou les traits épars recueillis par Marc d'après la prédication de Pierre. Précisément Paul avait parmi ses compagnons un médecin qui probablement s'était attaché à lui pour le soigner et avait été associé à son activité apostolique. Sorti de la gentilité avec une culture déjà complète, il se proposa d'adresser à un homme distingué, comme c'était l'usage, une esquisse de la vie de Jésus-Christ qui fixât par écrit ce que savaient pour en avoir été témoins, les premiers apôtres. Sous leur patronage, les chrétiens de l'avenir pourraient garantir la vérité des faits, à peu près dans l'ordre où ils s'étaient passés.

On voit quel programme s'imposait au médecin Luc. Il n'avait pas à exposer la doctrine particulière de Paul postérieure à la prédication de Jésus. Il n'avait pas non plus à rechercher toutes les influences sous lesquelles s'était formée la pensée et la vie religieuse du Christ, puisque, Fils de Dieu incarné, il tenait d'en haut les dons propres à son ministère. Mais la nouveauté même de son enseignement devait mieux paraître en le

comparant à celui de ses adversaires ; sa vie devait mettre en scène dans une certaine mesure les Pharisiens et les Sadducéens, Hérode la principale figure d'un petit état, et ses successeurs. Cependant, comme l'évangile s'adresse à toute la terre habitée, c'est-à-dire avant tout à l'empire romain, Luc élargit le cadre palestinien et rattache l'origine de l'évangile aux destinées de l'empire. Avec une hardiesse inouïe, il met au-dessus d'Auguste, tant de fois salué bienfaiteur du genre humain, l'enfant né dans une étable comme le véritable Sauveur. Sa généalogie ne remonte pas seulement à Abraham, elle commence à Adam, le premier père, sorti des mains de Dieu.

À lire saint Matthieu, le Christ était venu pour accomplir la promesse faite par Dieu à Israël. Les Gentils ne pouvaient alléguer ce titre, en quelque sorte légal. Pourquoi donc le Messie des juifs, le Christ, était-il venu les chercher ? Au titre de sa miséricorde pour les pécheurs. De là, dans le troisième évangile, tant de traits où les anciens pères dans leurs homélies, ont vu des appels de la bonté divine, devenue dans l'homme-Dieu une véritable compassion, une souffrance du cœur envers la misère physique et surtout morale. Rappelez-vous Jésus consolant la veuve de Naïm : Ne pleurez pas ! Voyez la pécheresse en larmes à ses pieds, et Lui récompensant ce grand amour par le pardon. Lisez et relisez la navrante aventure du fils prodigue, où éclate la joie du Père qui recouvre son enfant, en face de la froideur du fils aîné, qui n'a jamais eu rien à se faire pardonner, ne se doutant pas que cette protestation contre la miséricorde est une grave offense.

Les Gentils, même l'austère romain saint Grégoire, ne pouvait lire ces histoires sans pleurer, parce que dans le coupable que poursuivait Jésus de son amour, ils croyaient reconnaître leur monde à eux, cette gentilité qui avait vécu sans Loi religieuse, et qui n'avait qu'à croire à un amour éternel pour obtenir son salut.

Naturellement Luc, en quête de témoignages assurés, ne pouvait négliger celui de Pierre, déjà fixé par saint Marc, et il s'est servi du second évangile. Mais sa fidélité envers cette source de premier ordre nous garantit qu'il n'a pas été moins prudent, et, comme on dit aujourd'hui, moins critique dans ses enquêtes auprès des autres, de ceux qui ont tout vu dès le commencement et ont été les ministres de la parole.

Dès le commencement ! Quel témoin a connu le commencement de l'évangile dont Jésus-Christ était le sujet ? Une seule personne, Marie sa mère, dont Dieu a voulu avoir le consentement, avant de réaliser l'œuvre de la bonne nouvelle. Et lorsque Luc souligne par deux fois¹ que Marie

¹ Lc 2,19 ; 2,51.

conservait dans son cœur tout cela, paroles et faits, selon le sens compréhensif du terme hébreu, n'est-ce pas une manière délicate de nous dire qu'il reproduit les confidences de Marie, peut-être déjà écrites par un très ancien ami parmi les âmes choisies de Nazareth ou de l'entourage de Zacharie.

C'est donc à saint Luc et par lui à Marie, que les âmes dominicaines doivent les cinq mystères joyeux qu'elles s'attachent à contempler. Une fois entrées en communication avec cet écrivain si éclairé sur ces mystères elles reconnaîtront dans le troisième évangile les mêmes touches émues et délicates qui attendrissent le cœur et le remplissent d'une immense espérance dans son Sauveur.

Et certes voilà un fruit bien suffisant de la lecture de ces pages qui ont leur source dans une âme vierge. Faut-il ajouter, non pour satisfaire le simple goût littéraire exprimé par Renan, qui jugeait ce petit livre exquis, mais pour mieux comprendre sa place dans le chariot sacré des Quatre, que Luc a résolu de la façon la plus heureuse le problème de faire comprendre et goûter aux Grecs une histoire juive, sans altérer en rien son inviolable vérité ? Selon un canon d'élégance reçu chez les partisans des Attiques, il n'entre pas dans des détails qui paraissent superflus, peu dignes de la grande histoire. Il a donc suivi Marc en l'abrégeant, en prêtant quelque élégance aux tournures de ce paysan illettré. Quand un trait était trop propre à la Palestine, il a quelque peu transformé l'image. On ne voit pas chez lui un torrent dévastateur amené par une simple pluie², c'est un fleuve qui déborde. Les toits rustiques de Galilée faits de terre tassée³ sont par Luc, ornés de tuiles. Bien d'autres traits sont caractéristiques par l'exclusion de certains mots, moins goûtés, moins élégants. Luc n'affecte pas, comme plus tard Victor Hugo, de mettre sur le même rang les termes nobles et les termes roturiers.

Amusez-vous, si vous en avez le goût, à poursuivre ces minuties : vous en retirerez du moins ce résultat de vous convaincre de la solidité du fond, garantie parce que les changements ne portent pas sur le sens, tel que Marc par exemple l'avait fait ressortir sous une forme plus vulgaire, probablement plus primitive, même s'il s'agit des paroles de Jésus. Le Maître mesurait avec une condescendance délicate son enseignement à la capacité de ses auditeurs. Son évangéliste a eu la même indulgence pour des goûts plus délicats.

² Mt 7, 25 ; Luc 6, 49.

³ Mc 2, 4 ; Luc 5, 19.

Les trois premiers évangiles annonçaient clairement, de la part de Jésus, et avant que sa génération eût disparu, la ruine de Jérusalem et du Temple. Ce n'est pas, comme les juifs d'aujourd'hui se complaisent à le dire, que leurs ancêtres aient été chassés de leur pays. L'accès de Jérusalem seul leur fût interdit ; le culte du Dieu d'Israël au mont Sion n'existait plus, en attendant qu'il fût remplacé par celui de Jupiter Capitolin. Une saine critique affirme que les trois premiers évangiles sont antérieurs à cet événement capital, car nulle part ils ne font gloire au Christ de sa prophétie accomplie ; elle est plutôt enveloppée dans la perspective de la fin du monde. Cette perspective flottante est l'une des énigmes les plus difficiles que vous rencontrerez en lisant l'Évangile : elle est cependant la preuve la plus solide que les évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc sont antérieurs aux faits et émanent par conséquent de la génération à laquelle a appartenu Jésus.

IV — L'Évangile selon saint Jean

La ruine du Temple, c'était la fin de la religion vivante, telle qu'elle était réglée par la Loi. La Loi perdait ainsi son objet fondamental. Les juifs convertis au christianisme, appuyant leurs espérances sur la Rédemption par un Dieu incarné comprenaient que leur religion valait mieux que les anciens rites. Les Pharisiens demeurés fidèles à la Loi ne pouvaient plus y voir une règle vivante du culte qui ne pouvait plus se pratiquer dans le Temple détruit. Ils en firent un objet d'étude qu'ils environnèrent, selon leur expression, d'une haie. Ils s'isolèrent, se barricadèrent. La controverse entre les chrétiens et juifs continue, mais sans entamer aucun de leurs partis.

Mais le semeur d'ivraie continue ses manœuvres dans le champ de l'Église affranchie du judaïsme. Une hérésie naquit, celle de Cérinthe qui exagéra la rupture entre l'Ancien et le Nouveau Testament : il passa le but. Voici ce fait, que nous avons peine à nous expliquer. Tel avait été l'éclat des miracles de Jésus, la formation du christianisme paraissait elle-même un tel prodige, qu'aucun chrétien n'eût songé à méconnaître une intervention divine, une manifestation de Dieu, venu en personne, comme l'avaient annoncé les prophètes. Jésus de Nazareth avait été l'instrument de cette épiphanie, mais l'humanité peut-elle entrer avec la divinité dans un rapport si étroit que la même personne fût à la fois un homme et un Dieu ? Cérinthe le nia. Deux êtres s'étaient partagé le rôle de Sauveur, Jésus, né juif, avait souffert, tandis que le Christ, Dieu suprême, s'était servi de lui pour donner aux hommes une marque de sa présence active, après quoi il était remonté

au ciel. De Dieu, Jésus n'avait que l'apparence, le Verbe de Dieu ne s'était pas abaissé dans la chair.

Il existait encore en Asie, à Éphèse, un disciple immédiat de Jésus, le plus jeune, mais cependant le plus aimé, dont la nature exquise était plus en harmonie avec celle de Jésus, le plus propre à comprendre par le cœur un enseignement qui dépassait toute intelligence. C'était Jean, fils de Zébédée. Les disciples s'émurent des erreurs nouvelles, lui demandèrent de leur confier ses souvenirs sur Jésus, et Jean écrivit l'évangile du Verbe. Oui, le Verbe est en Dieu, le Verbe est Dieu, mais le Verbe s'est fait chair. Dieu est apparu, il a fait ses œuvres dans l'humanité, et de ce chef il est nommé le Christ, nom que lui avaient imposé les prophètes ; c'est lui que tout le judaïsme attendait. Jésus de Nazareth est ce Christ ; puisqu'il était parfaitement homme, le Christ est donc le Verbe de Dieu incarné en Jésus. C'est le premier mot de l'évangile de Jean, c'est aussi l'un des derniers. Ce livre a été écrit, dit-il, « afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et afin qu'en croyant vous ayez la vie en son nom »⁴.

Si donc le tertiaire dominicain, lisant la plume à la main ce livre admirable, le considère d'abord seulement comme un supplément des trois autres ; s'il note ce qu'il y trouve de nouveau, comme les noces de Cana, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare et tant d'autres passages, il aura le droit de conclure que l'évangile s'est développé en largeur. Mais nous savions déjà que Jésus avait ouvert les yeux des aveugles et ressuscité des morts. Notre étudiant de l'évangile constatera que saint Jean attache si peu d'importance à un miracle de plus ou de moins qu'il n'en a raconté que sept, au lieu que dans les autres évangiles ils sont innombrables. Qu'il s'applique plutôt à comprendre la parole de Clément d'Alexandrie, que Jean a écrit un *évangile spirituel* ! Tout y est développé en profondeur, et cette profondeur est celle de Dieu, qui vit en nous par sa grâce. Ce mystère apparaît si surprenant dans le judaïsme que le savant Nicodème ne s'y montre pas mieux préparé que les pêcheurs de Galilée : il demeure court à la révélation d'une nouvelle naissance, par l'eau et par l'esprit. La multiplication des pains avait été bien racontée, et si nous devons à Jean quelques détails de plus, qu'est ce pain historique comparé à ce pressentiment de l'Eucharistie, à cette adhésion offerte au Verbe ou la parole de Dieu qui est vraiment la nourriture de l'âme, de la vision anticipée de son corps, donné en nourriture spirituelle, de son sang breuvage du chrétien ? En ressuscitant le jeune homme de Naïm, Jésus a consolé une mère ; avant de ressusciter Lazare il a conduit Marthe à un acte de foi en Lui, le Vivant qui ressuscite les morts pour la vie éternelle. Et cette Samaritaine qui donne de l'eau du puits de Jacob, et qui en échange reçoit la

⁴ Jn 20, 31.

promesse de cette eau qui calme à jamais la soif ! Et ces amis de Jésus semblables à des branches de vigne qui vivent de sa sève divine !

La bonne nouvelle de Jean, c'est que le salut est déjà commencé par la présence dans les âmes du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Tant de lumière pour l'intelligence, un attrait si puissant sur le cœur, un charme qui prend le fond de l'âme... tout cela est si beau, comble si parfaitement le désir que Dieu nous inspire de lui-même, que la lecture de saint Jean serait un bonheur parfait, s'il pouvait exister ici-bas. Toujours inquiet, et comme s'il n'avait pas assez d'ennemis, l'esprit humain excelle à se tourmenter, à se forger des difficultés qui le gênent. On a osé reprocher à saint Jean d'être trop élevé, trop sublime en comparaison des trois premiers évangélistes, qui ont si manifestement rapporté les paroles de Jésus telles quelles. Saint Jean n'offre-t-il pas aux chrétiens de son temps, vers la fin du premier siècle, le fruit de ses méditations ? N'a-t-il pas projeté dans le passé les clartés qui résultaient de l'expérience chrétienne ? Tel lecteur se le demande, entraîné aux négations extrêmes par une critique sans frein, résolue à ne tenir aucun compte de la tradition. Au lieu de s'en tenir au jeune galiléen, pêcheur comme les autres, dans le disciple que Jésus aimait, et auquel il ouvrit plus intimement son cœur, elle cherche dans les cercles de philosophie judéo-grecs l'auteur de spéculations théologiques mieux à leur place dans une école que sur une barque de pêche, sans réfléchir que les marins sont de grands rêveurs.

L'Église a maintenu la tradition, absolument ferme, dès le début, et voici qu'une heureuse découverte l'a confirmée, du moins quant à la date de l'évangile, puisqu'un papyrus, attribué au début du II^e siècle par des autorités très indépendantes, prouve l'existence antérieure de l'original, à l'époque admise par la tradition.

La critique, elle, avait besoin de descendre jusqu'au milieu du II^e siècle pour avoir le temps nécessaire à l'évolution qu'elle postulait.

Et quant à l'origine palestinienne des récits, elle paraissait déjà incontestable à Renan, lorsqu'il lisait l'épisode de la Samaritaine près du puits de Jacob, au pied du mont Garizim.

Cet évangile si spirituel est aussi celui qui connaît le mieux le théâtre où s'est exercée l'action de Jésus. Une critique plus attentive l'a reconnu sans conteste. Elle a dégagé aussi le sens de ce fait dont on avait abusé pour nier l'authenticité johannique : le déplacement du lieu des prédications de Jésus qui est maintenant Jérusalem, aussi bien que la Galilée. Les apôtres, Pierre, Jacques, André et les autres Galiléens avaient bien vu apparaître sur

les bords du lac des personnages mal intentionnés pour leur Maître, s'efforçant de le rendre suspect d'après sa manière d'agir. Mais ces espions n'avaient sans doute ni mission, ni compétence, pour engager avec Jésus des discussions doctrinales. Ce rôle était réservé aux savants des grandes écoles de Jérusalem. Et précisément l'auteur du quatrième évangile, disciple lui aussi, et disciple bien-aimé avait été en relation avec le sacerdoce de la cité sainte. Il était donc probablement plus initié que les autres aux questions disputées, et c'est lui qui a reproduit ces altercations d'un ordre intellectuel supérieur.

Encore ne faut-il rien exagérer. Les paroles du Seigneur dans le quatrième évangile touchent aux mystères les plus profonds. Mais ce sont plutôt des phrases détachées que des compositions régulières, telles que les eût conçues un théoricien grec, des souvenirs, plutôt qu'une création originale. Que ces discussions hachées et haletantes se soient conservées dans la mémoire de l'Apôtre absolument telles qu'elles avaient été prononcées, l'Église ne nous impose pas de le croire. Le seul fait de n'être pas complètes leur donnait une physionomie particulière, et Jean qui en avait souvent entretenu ses propres disciples, les exprimait naturellement dans un style qui lui était propre. La pensée était celle de Jésus, rendue par la bouche de Jean. Il est tout à fait évident que l'auteur est porté à la contemplation des idées. Ce penchant a été sans doute toujours dominant chez lui. C'est ce qui le rendait particulièrement attentif au sens profond des paroles et des actes de Jésus. Pierre agissait, Jean pensait. C'est ainsi qu'il se forme comme deux aspects de la physionomie de leur commun Maître. Les trois premiers évangiles reflètent la prédication de Pierre, qui devait passer la première, la plus opportune pour le grand nombre, la plus efficace pour convaincre les juifs d'avoir méconnu leur Messie, Sauveur du monde. Jean, qui fût d'ailleurs l'ami particulier de Pierre, comme on le voit par les *Actes*, reprit le même thème, en pénétrant dans ses profondeurs, afin de confondre la fausse sublimité de Cérinthe, et révéler plus clairement dans Jésus l'action de la Parole de Dieu, la personne du Verbe incarné. Un pareil enseignement est le plus noble de tous, le plus utile aux âmes ; il fait la lumière sur la présence en nous des trois Personnes divines, il rend sensible la fraternité avec Jésus dans l'union d'une Paternité divine dont il nous ouvre l'accès. Ne mérite-t-il pas quelques efforts de l'intelligence qui en sont divinisés ? Ayant ainsi dégagé les traits de la vie du Sauveur d'après chaque évangéliste, essayerons-nous de les grouper dans une seule image ? Nous avons déjà dit combien la tentative est périlleuse, car tel fait ou telle parole a pris peut-être une nuance différente d'après le but que se proposait l'auteur, d'après le contexte où il les a placés. On devra donc se tenir sur une prudente réserve, l'essentiel est que tous les traits concordent dans l'amitié de l'Homme-Dieu.

Il est un point cependant que le souci de la méthode historique ne permet pas de négliger, c'est la suite des événements, la chronologie, partie si importante de l'histoire.

Quel est l'évangéliste qui a serré cet ordre le plus près ?

Autrefois l'évangile de saint Matthieu, étant le premier, et par là même le mieux connu, on le prenait volontiers pour guide. On s'aperçoit aujourd'hui que son charme, et l'on peut dire sa supériorité partielle, est dans l'enchaînement des paroles de Jésus avec cet aspect spécial que suggérait l'esprit sémitique pour l'enseignement, ou comme on dit la catéchèse. Le soin d'aider la mémoire aboutissait souvent à des combinaisons artificielles d'idées qui sacrifiaient quelque peu la simple séquence de la réalité. Du moins se dit-on que si Luc a rompu ces admirables colliers de perles, ce n'était pas pour le plaisir de les disperser, mais pour indiquer le lieu et le temps où elles avaient paru dans leur éclat natif. Marc n'a pas le caractère d'une composition logique, et n'inspire donc pas la même appréhension que Matthieu. Mais la tradition la plus ancienne, celle de Papius, nous apprend que Marc recueillait la catéchèse de Pierre comme elle se présentait, selon les opportunités de la prédication plutôt que selon les exigences de l'ordre chronologique. Son développement de la vie de Jésus est cependant si vraisemblable que l'auteur, consultant sans doute Pierre en particulier, en a tracé les grandes lignes selon l'ordre des faits. Luc, qui veut être historien, a dû contrôler Marc, et l'a reconnu exact ; ils s'est efforcé pour les récits qui lui sont propres de répartir les circonstances selon qu'elles s'étaient produites.

Encore est-il que sur le point capital de la durée du ministère de Jésus, les trois premiers évangiles, tout en laissant pressentir qu'il fut long, n'obligent pas nécessairement à lui assigner plus d'une année. C'est saint Jean qui nous y contraint. Et cependant on hésite encore à son sujet. Si la durée de deux ans et demi paraît presque certaine à des exégètes de plus en plus nombreux, beaucoup tiennent encore pour trois ans et demi.

Il n'est certes pas indifférent pour la connaissance de l'évangile, de distribuer dans les cadres johanniques ce qu'on nomme des périodes, c'est-à-dire des sections plus ou moins longues consacrées à un seul fait, qui peut être un discours. Essayez donc ! si vous n'atteignez pas la certitude sur l'ordre chronologique – vous seriez les premiers – vous aurez acquis une vue plus nette des perspectives différentes et de leur accord sur ce moment décisif où Jésus, condamné dans l'esprit des chefs religieux, abandonné par son peuple, se consacre surtout à la formation de ses disciples et fonde l'Église.

V. — Saint Paul, le rôle que lui prêtent certains critiques

Les évangiles ont toujours eu dans l'Église un rang d'honneur. On en lit chaque fois quelque parcelle durant le saint sacrifice, et avec un appareil réservé à eux seuls. Cette lecture est précédée d'une autre, moins solennelle, empruntée à l'un des livres du Nouveau Testament. Les *Épîtres de saint Paul*, par leur nombre, par leur importance, par l'action qu'elles ont exercées sont au premier rang. C'est à elle que nous nous arrêterons. Ce que nous en dirons pourra s'appliquer aux autres écrits. Les *Actes des Apôtres* ont toujours été regardés comme un livre d'histoire, de sorte que rien n'est changé dans le mode de leur interprétation. L'Apocalypse contient sûrement de l'histoire, plus que la majorité des anciens interprètes ne savaient en découvrir, mais voilée par des images, et il faudrait lui consacrer une étude particulière qui ne serait que rarement goûtée de nos tertiaires vivant dans le monde. Il suffit donc ici de renvoyer à l'admirable commentaire du R.P. Allo, dont les vues ont été reproduites en raccourci par le R.P. Lavergne⁵, tous deux dominicains.

Saint Paul s'impose à tous, et par sa valeur propre et par le crédit que lui accorde la critique indépendante. Elle est arrivée à ce résultat paradoxal de grossir démesurément l'importance d'une œuvre qu'on jugeait déjà incomparable, dans son ordre, parce que nul ne s'était avisé de la placer au-dessus de celle de son Sauveur Jésus-Christ. Ainsi posé, le problème paulinien ressortit moins à la théologie qu'à l'histoire.

Les commentateurs catholiques pensent, et c'est bien la solide vérité, que Paul fut le fidèle disciple de Jésus depuis le jour où il avait été éclairé par une illumination subite, sur le chemin de Damas.

Ce que Jésus avait enseigné, dans la mesure où les hommes pouvaient concevoir ce qu'il voyait au sein de son Père, Paul l'avait pris pour base d'une dialectique complexe, acquise surtout à l'école des rabbins, mais assimilable aux Grecs par son allure philosophique. Il est le trait d'union entre les chrétiens d'origine juive et les convertis du paganisme. Non pas en ce sens qu'il ait composé sa doctrine par le mélange de deux éléments, comme Philon, le juif le plus érudit d'Alexandrie, tenta de le faire, mais en s'attachant à la personne du Sauveur et à sa passion comme source

⁵ Éd. Gabalda.

du pardon et gage du salut. C'était rejeter énergiquement le paganisme, qui n'avait jamais éprouvé envers la divinité qu'un vague sentiment religieux, et constater la caducité de la Loi ancienne, expirant comme l'aloès au moment où il a donné sa fleur.

Le Moyen Âge avait ajouté à cette vue très juste une conception systématique, selon son esprit particulier, et considéré les *Épîtres de saint Paul* comme autant de traités coordonnés pour enseigner le salut par la grâce de Jésus-Christ : une petite somme théologique.

Or, il suffit de lire les *Épîtres de saint Paul* pour constater que ce sont des écrits de circonstance, de vraies lettres, plutôt que des épîtres didactiques à la manière d'Horace, de Sénèque ou de Boileau, la solution de questions posées à un moment donné, par tels ou tels chrétiens formant l'église d'une ville, une exhortation à persévérer dans la foi, malgré des difficultés instantes, quelquefois des reproches aux prévaricateurs dont le péché faisait scandale. L'*Épître aux Romains* est bien conçue comme un véritable traité, mais sur des questions alors passionnément controversées, et de même les deux lettres aux Corinthiens. La plus actuelle est la brûlante intervention de Paul pour ramener au bon chemin ses chers Galates, trop mobiles comme leurs frères les Gaulois. Ce sont des lumières propres à dissiper des doutes, des épanchements du cœur de l'Apôtre, le tout occasionné par des circonstances historiques. On peut en admirer les déductions logiques, mais les thèmes posés ne peuvent être expliqués que par l'histoire.

Ces lettres, frémissantes de vie, émanées d'une personnalité puissante qui s'impose, ne ressemblent en rien à un commentaire d'un livre écrit, et font rarement appel à une parole ou à un acte de Jésus conservés par la tradition. En revanche elles témoignent à chaque ligne d'un attachement profond, d'une dépendance entière envers l'auteur de la foi nouvelle. Si la loi ancienne n'a aucune efficacité, n'en a même jamais eu, c'est qu'elle ne faisait qu'annoncer l'œuvre du salut accomplie par un Homme-Dieu, Jésus de Nazareth.

Cette conviction de Paul est confessée avec tant d'ardeur, émanant d'une foi profonde, que les écrivains indépendants les plus autorisés par de longues études n'osent plus guère la nier. Mais leur préjugé philosophique absolu contre une intervention de Dieu dans l'ordre ordinaire des choses, par la prophétie et le miracle, en un mot, contre le surnaturel, les oblige à chercher comment Paul en est venu à cette persuasion pour laquelle il a engagé son existence et son honneur. Ce ne peut être que par un développement de sa pensée, puisqu'il est sorti de judaïsme qu'il professait avec passion, et ce développement ne peut être connu et compris qu'en

suivant les péripéties de ses raisonnements, c'est-à-dire en appliquant la méthode historique.

La conclusion des exégètes non chrétiens, quoiqu'ils soient à l'occasion professeurs de théologie protestante, est que le christianisme ne serait pas né sans action sur l'esprit de Paul d'un fort élément emprunté au paganisme. Après avoir éliminé des évangiles ce qui les gêne, ils aboutissent à ceci :

Jésus fut un prophète qui ne prêcha jamais que le culte du Dieu d'Israël, en insistant, comme jadis Isaïe, sur l'importance prépondérante des sentiments du cœur sur le formalisme des observances de la Loi. Condamné à mort par le parti du légalisme, mort sur la Croix après une Passion douloureuse, il avait inspiré à ses disciples un attachement si solide qu'ils avaient cru le voir ressuscité, entré dans cette gloire qui devait être, de toute façon, l'apanage du Messie, et à laquelle il les ferait participer. Jésus, comme le plus fidèle interprète de Dieu, et devenu désormais son Messie, devait avoir sa part dans le culte rendu à Dieu, une part très subordonnée. Mais ce culte, même très modeste, ne pouvait que scandaliser les juifs. Y avait-il là de quoi séduire les Gentils ? Oui, se dit Paul et cette conviction s'enracina de plus en plus dans son âme, pourvu que Jésus, mis presque au rang de Dieu ne fût pas assimilé aux Olympiens, buveurs de nectar, riant à gorges déployées de leurs mésaventures de ménage ou de leurs bonnes fortunes malhonnêtes, mais bien à ces dieux souffrants, mourants et ressuscités, auxquels on s'unissait dans les mystères, Attis, Osiris, même Héraclès, ou aux déesses éprouvées par le malheur, Déméter, et Coré, le couple d'Éleusis, ou encore Isis, et combien d'autres. Ces mystères étaient malgré tout fort éloignés des règles de tempérance exigées par la loi. Paul comme juif, en avait horreur. Mais attiré par la personne du Christ, il dut être frappé que l'expiation par la souffrance peut être le fait d'un Dieu. C'était le mystère du salut pour les païens les plus religieux : la religion de Jésus offrait le même salut. Il suffirait d'accorder à Jésus le titre de Fils de Dieu, puis de Dieu, pour attirer les Gentils à une espérance semblable à la leur, dépouillée de toute la crasse mal odorante dont les païens eux-mêmes sentaient l'incongruité.

On a lu saint Paul de nouveau dans l'intention de vérifier cette hypothèse, et on l'a lu dans l'ordre d'origine des épîtres. C'est donc aussi l'étude qui s'impose à nous. Si nous n'y trouvons pas ce que d'autres y cherchent, passionnément, mais en vain, nous en tirerons ce profit que les œuvres nous feront connaître la vie, et que la vie expliquera les œuvres.

Ici je me demande si nos chers tertiaires me conservent leur confiance. Est-ce sérieusement qu'on leur propose de lire saint Paul pour se convaincre qu'il n'a pas transformé une religion plus pure que le judaïsme dont elle est sortie, sous l'influence des mystères dont les Pères les mieux

informés, comme Clément d'Alexandrie, ont dénoncé l'immoralité avec dégoût ? Vous avez raison, chers frères en saint Dominique. J'ai pensé seulement que vous ne deviez pas demeurer passifs en présence d'un système antichrétien qui peut-être vous est tombé sous les yeux. Mais on ne vous propose pas des efforts inutiles, l'étude détaillée des objections et des réponses. Profitez seulement de ces hypothèses – déjà marquées d'épuisement –, pour comprendre mieux quelle fut la foi de l'Apôtre, quels furent ses combats, sans laisser apparaître aucune trace de dépendance du christianisme naissant envers les religions païennes des dieux souffrants.

Il y a d'abord cette opposition radicale que pas un texte de l'Antiquité n'attribue aux souffrances des dieux ou des héros divinisés une relation quelconque avec les péchés de l'humanité qu'ils auraient eu à expier. Au contraire, la religion juive connaissait le mystère de la pénitence et de l'expiation pour apaiser la juste colère de Dieu. Paul l'avait toujours su, mais il lui répugnait d'abord absolument de confier ce rôle à Jésus de Nazareth, condamné comme blasphémateur par les chefs de la nation, et au supplice de la croix, car il était écrit dans la Loi : Maudit soit celui qui est pendu au bois (Galates 3, 13).

Aucun argument n'aurait prévalu contre un texte dans cet esprit entêté de pharisaïsme ; mais il dut se rendre à l'évidence quand il vit et entendit sur la route de Damas le crucifié entré dans la gloire. Il comprit alors et il confessa hautement (Galates 1, 16) que le Fils de Dieu s'était révélé à lui et l'avait investi de la mission de le prêcher aux Gentils.

Toute la vie de Paul désormais sera la réalisation de ce programme. Les chrétiens qu'il allait persécutant de ville en ville, tenaient Jésus pour le Messie. S'ils ne l'avaient pas adoré comme Fils de Dieu, Paul aurait donc dû lui-même fonder une religion nouvelle. Mais non, il s'entend aussitôt avec eux sur ce principe fondamental. Aucun de ces juifs, aussi juifs que lui, ne lui reproche d'introduire dans Israël une divinité païenne ; Paul a saisi maintenant le sens de ce qu'ils prêchaient. Et cependant il ne renonce pas à sa croyance que la malédiction pèse sur celui qui pend sur une croix. Seulement cette malédiction est celle que nous avons méritée et que Jésus a prise sur ses épaules pour obtenir le pardon de son Père. Où voit-on rien d'approchant dans le paganisme ?

Un point, très grave, semblait partager les esprits. Les Gentils devaient participer aux promesses faites à Israël, car les prophètes, Isaïe surtout, l'avaient dit très clairement. Mais fallait-il qu'un Gentil acceptât d'être inséré dans le peuple élu, et par suite d'être soumis à sa Loi, surtout sur ces points d'importance majeure, la circoncision, le sabbat, l'abstinence de certains aliments impurs ? On le soutenait énergiquement à Jérusalem,

même dans l'entourage de Jacques, l'évêque de la sainte cité. Mais Jacques, le frère, c'est-à-dire le cousin du Seigneur, d'accord avec Pierre et Jean, donnèrent la main à Paul⁶, le chargeant de prêcher la foi aux Gentils en leur imposant seulement de s'abstenir de viandes offertes aux idoles, ou d'animaux assommés sans que leur sang ait été versé⁷, ou de ce sang lui-même. Il parut alors que ces dernières lois étaient moins des ordonnances imposées spécialement à Israël que des règles de droit commun pour tous les hommes adoreurs d'un seul Dieu. Quant à ceux qui étaient nés et avaient été élevés dans le judaïsme, libre à eux d'en suivre les lois, à la condition de ne pas mettre en péril l'unité de l'Église dans la charité. Pierre demeurait plus attaché à ces rites pour ne pas froisser les juifs ; Paul était plus attentif à ne pas éloigner les Gentils où il voyait déjà l'élément dominant dans l'Église. Des deux parts on était convaincu que les sacrifices de la Loi n'avaient d'autre efficacité que de figurer le sacrifice du Fils de Dieu ; celui-là accompli, tout le reste n'avait plus de raison d'être. La loi morale demeurait, mais moins comme une exigence d'une loi spéciale que comme une impulsion de l'Esprit de Jésus, donnant plus de clarté et de force aux arrêts de la raison.

Désormais l'apostolat auprès des Gentils pourra se poursuivre sans entraves, et Paul s'y donne tout entier. Mais, s'il leur avait emprunté quelque notion, surtout une notion fondamentale, quelle résistance n'eut-il pas rencontré chez les premiers et fidèles disciples de Jésus ! Or il demeure toujours d'accord avec eux. D'autres lui firent une opposition acharnée, soit les Scribes de la Loi, soit les juifs convertis qui s'obstinaient à imposer aux Gentils l'observation de la Loi. La controverse avec les premiers se résolvait en des actes de violence ouverte, de la part des juifs, souvent même jusqu'au tribunal des Romains. Avec les seconds, elle fut plus sournoise, mais acharnée. Paul eut à se défendre et il le fit avec vigueur. Jamais la moindre accusation de penchant pour les dieux des mystères ne fut proférée contre lui. Et cette seule raison suffit amplement à l'en déclarer indemne, car, sur ce terrain, juifs et judaïsants, l'Église elle-même auraient été d'accord pour accabler l'apostat.

VI. — Lecture historique des *Épîtres de saint Paul*

Le rôle de Paul fut donc bien celui qu'a toujours envisagé la tradition. Il a défendu contre tous, même à l'occasion contre Pierre, trop

⁶ Ga 2, 9.

⁷ La viande *casher* que les juifs exigent dans les restaurants est celle des animaux égorgés.

complaisant pour les juifs, la liberté des Gentils et les ménagements de la charité envers eux. Mais il n'a pas hésité non plus à reprocher aux hellénisants convertis les fautes où les entraînaient leur esprit d'indépendance, leurs groupements en sectes séparées, leur relâchement moral, leurs rêveries sur les anges puisqu'ils ne pouvaient plus exercer leur imagination sur les dieux.

Lisez les épîtres avec ce fil directeur, ou plutôt cette double préoccupation de l'apôtre d'assurer la liberté de l'esprit sans tolérer la licence ; je ne dis pas que toutes les difficultés seront résolues, mais ce sont des torrents de lumière qui se répandront dans vos âmes sur la vie chrétienne en Jésus-Christ, celui que les juifs ont crucifié et qui est ressuscité, image très pure du Dieu Père et dans sa divinité et dans son humanité, seul Sauveur du monde abandonné jusque-là à ses vices, et des juifs dont il était le Messie promis. Cette foi sublime est prêchée sans aucun souci de pratiques secrètes, au grand jour de l'Église, et cependant elle contient déjà le salut par l'action intime, dans les âmes, de l'Esprit de Jésus.

Voyez plutôt, Paul, sûr après son entrevue de l'appui des premiers disciples de Jésus, se livre à l'apostolat des Gentils. Entrant pour la première fois en Europe, il annonce la bonne nouvelle d'abord aux juifs, puis aux Gentils. Chassé de Philippiques par un soulèvement des juifs, et ensuite de Thessalonique par leurs persécutions, il écrit d'Athènes aux Thessaloniens une lettre aimante et confiante. Entre le judaïsme et le christianisme, beaucoup ont préféré la foi du Christ. C'était tout ou rien ; aucune question n'avait été posée aux Gentils sur l'obligation pour les convertis de pratiquer la Loi. Paul leur reproche seulement leur tendance au relâchement des mœurs, une sorte d'apathie, un faux mysticisme qui attendait le salut bouche bée, puisque Jésus allait apparaître dans sa gloire. L'apôtre leur rappelle le devoir du travail, et, comme ils sont toujours inquiets de l'approche inéluctable du grand jugement par le Christ, il les rassure dans une seconde lettre.

Les judaïsants ne pouvaient prévoir l'itinéraire de Paul ; ils ne l'avaient donc pas prévenu en Macédoine, mais n'ignorant pas ses succès en Galatie, ils avaient envoyé des affidés de Jérusalem pour détruire son œuvre d'affranchissement envers le judaïsme, désormais périmé. Les Galates, venus de Gaule, avec la mobilité qu'on a toujours reprochée à ceux qui ont grandi sur ce sol, étaient passés de l'enthousiasme pour leur apôtre à une défiance qui mettait sa doctrine en question. Ce n'était pas seulement mépriser son autorité, c'était détruire l'œuvre du Christ, le mettre au-dessous de la Loi qui n'avait de raison d'être qu'en lui. Aussi Paul est-il profondément blessé ; il s'irrite, et pour convaincre ses Galates de l'infériorité de la Loi, il invoque son témoignage contre elle-même et en

faveur de Jésus, le Messie ou le Christ promis au peuple élu. Seulement le peuple élu n'est plus celui qui appartient à Abraham par la chair, c'est celui qui partage la foi d'Abraham. Pour réduire à rien toute cette dialectique, si Paul avait emprunté quelque chose aux mystères, il eût suffi à ses adversaires de le lui dire. S'ils ne l'ont pas fait, c'est que Paul s'était appuyé, non sur une analogie suspecte, mais sur les titres les plus anciens, la promesse faite à Abraham avant même que la Loi eût été donnée. Quant aux dieux du paganisme ils n'entrent pas en question, puisqu'ils n'existent même pas (Ga 4, 8). Ce ne sont pas des dieux parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Jamais le calomniateur le plus hardi parmi ses contemporains n'osa imputer une autre foi à l'apôtre, dont le premier soin était de convertir les Gentils au seul vrai Dieu, le Dieu d'Israël.

Cette explosion d'indignation fit sans doute son effet sur les Galates. Saint Paul leur écrivait de Corinthe où ses adversaires ne s'étaient pas encore présentés. Quand il écrivit la *Première Épître aux Corinthiens* il n'eut à se préoccuper que des tendances fâcheuses des païens. En Grèce, le grand danger a toujours été le morcellement des cités, et la haine des partis, avec une sorte de répugnance spéciale, déjà manifestée à Athènes (*Ac 17*), contre la résurrection de la chair. Les juifs étaient nombreux à Corinthe, et l'on a retrouvé récemment leur synagogue, mais peu se convertissaient, ou ils le firent d'abord sans réserve. Les païens convertis avaient de la peine à renoncer à leurs habitudes relâchées, à leurs divisions intestines. La beauté de la Première Épître est dans l'idéal chrétien que Paul propose hardiment, avec l'hymne splendide à la charité. Cette admirable lettre ne demeura pas sans effet. Plusieurs points de doctrine et de discipline étaient désormais fixés. Mais les ennemis de l'apôtre, les judaïsants, arrivèrent enfin, et les esprits furent tellement soulevés contre Paul que son autorité subit une grave offense. Il se vit donc obligé de venir se justifier en personne, puis par une lettre véhémement et pathétique, la *Seconde Épître aux Corinthiens*. L'expliquer d'après les faits est une tâche qui s'impose à la critique moderne ; mais elle n'a pu s'entendre sur la nature de ces faits. Faut-il donc qu'un simple fidèle renonce à entendre ces accents sortis d'un grand cœur, enflammé de l'amour du Christ qu'il répand sur ses chers fils ? Jamais son mot d'ordre, « dans le Christ Jésus », ne fut développé d'une façon plus persuasive. Il est inutile d'ajouter qu'aucune allusion à des attaches païennes n'abaisse le ton vraiment divin de cette lettre. La relation de paternité que certains mystères faisaient naître pour la forme entre l'initiateur et les initiés⁸ est là comme une réalité vivante, un lien indestructible entre celui qui transmet la foi dans la charité, et celui qui reçoit ainsi un être spirituel, même si le père spirituel n'a pas administré le sacrement de baptême. L'autorité des pasteurs n'est pas seulement à l'image de celle du Père, elle

⁸ D'après APULÉE, vers 150 ap. J.-C.

est fondée sur l'union des fidèles en Jésus-Christ, uni à son Père, comme on le lit dans saint Jean (17).

C'est seulement après avoir lu ces épîtres, vraiment débordantes de cette émotion qui accompagne l'action, surtout l'action créatrice dans son premier élan surnaturel, qu'on est frappé de l'aspect monumental de *l'Épître aux Romains*. La construction a été contrariée, mise en question, presque entravée, comme la réparation des murs de Jérusalem, au temps de Néhémie. Maintenant la cathédrale est terminée. Paul, dans un moment où ses églises étaient calmes, a fait la synthèse doctrinale de son ministère comme apôtre des Gentils, toujours confiant cependant dans la promesse dont les juifs étaient dépositaires et qui, un jour, s'accomplira pleinement en eux. Jésus-Christ, source de la grâce, d'une grâce qui est dès à présent répandue dans l'âme du croyant, Jésus-Christ est au centre de cette épître. Il apparaît, au moment où tout semblait désespéré, comme la solution du problème du bien et du mal. Avant lui une volonté infirme qui succombe le plus souvent : après lui, avec lui, en lui, une vie divine qui triomphera de tout par cet amour, dont Dieu est le terme, mais dont il est aussi la source par le don de l'Esprit.

Pourquoi un fils de saint Dominique, un disciple de saint Thomas instruit des valeurs spirituelles se priverait-il de cette lecture ? Le judaïsme s'était scandalisé de cette parole de Jésus : « *Soyez parfaits, comme votre Père est parfait* » (Mt 5, 48). Et en effet c'était en apparence exiger de la volonté humaine ce que sa faiblesse ne saurait atteindre. Saint Paul nous fait comprendre que notre œuvre tend à la perfection parce qu'elle est moins la nôtre que l'œuvre de l'Esprit, qui agit en nous, qui prie en nous. Si quelque difficulté se présente à vous – et il y en a – et si vous ne pouvez les résoudre ni même les étudier, elles seront absorbées par une sorte d'évidence qu'un dessein du Dieu très bon sur l'humanité ne peut être conçu autrement.

Après cela il ne restait à Paul que de mettre à son rang le *Sacerdoce de Jésus-Christ*, que *l'Épître aux Hébreux* célèbre comme le seul véritable prêtre et digne de cette fonction médiatrice, *l'Épître aux Éphésiens* comme l'époux très aimant de l'Église rachetée, secret caché aux hommes de l'ancienne alliance et dont les chrétiens sont devenus les dépositaires.

Après cette halte sur les sommets, le vieux lutteur fut obligé d'entrer de nouveau dans la controverse, ou plutôt de repousser avec autorité les nouvelles tentatives de ses ennemis obstinés, les judaïsants, auprès de ses chers Philippéens, et les spéculations trop hardies des Colossiens qui glorifiaient les Anges au préjudice de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même. Quelle révélation sur ce grand cœur fidèle que de le voir prisonnier à Rome, environné d'embûches, obligé de préparer sa défense au

tribunal de César et n'ayant, semble-t-il, d'autre préoccupation que de confirmer dans la foi ceux qui ont été les prémices de son apostolat !

Pressentant sa mort prochaine, c'est encore à ses plus fidèles disciples, Timothée et Tite, qu'il adresse des instructions pour les préparer à être après lui les pasteurs de ses églises.

La méthode historique, dont il faut utiliser toutes les ressources, a donc confirmé, vous vous en convaincrez aisément, l'opinion traditionnelle sur Paul ; il sut concilier sa mission d'apôtre des Gentils avec son respect pour toute l'Écriture inspirée, sans jamais faire aucun emprunt au paganisme. L'identité de la nature humaine, dont les facultés et leurs opérations sont limitées, a pour conséquence naturelle certaines ressemblances dans le culte. D'après Paul il y a la table du Christ, comme il y a la table des idoles. Mais les idoles sont une invention de l'esprit humain égaré, le Christ est le Fils de Dieu, promis à Israël et aux Gentils, réalité suprême, fondateur d'une Église dont sont membres tous ceux qui croient en lui, et qui les invite à sa table où il figure comme victime et comme sacrificateur. C'est peu après la mort de Jésus de Nazareth que sa parole et sa Passion éclairaient les âmes. Dans l'évangile, l'effet est direct et immédiat, toute la lumière se porte sur la personne du Sauveur. Dans Paul la lumière est un reflet, comme cet éclat tardif du couchant, moins brillant, mais plus riche en couleurs plus nuancées. Ce n'est pas de Paul que vient la lumière, non plus que de saint Jean-Baptiste. Il eût frémi à ce mot. Il ne conçoit le salut qu'en Jésus. Son évangile n'est même pas parallèle ; il est entièrement dépendant de l'œuvre du Maître, entendue comme l'entendaient les disciples associés à sa vie. Mais tandis qu'eux se faisaient les interprètes de sa vision intuitive, Paul y mêlait sa dialectique, et en faisait l'application au fait nouveau de la vocation des Gentils.

Les deux lectures se complètent, celle de Paul est indispensable à ceux qui veulent suivre en eux-mêmes les conséquences de la Rédemption, tandis que l'évangile suffit aux âmes dociles, saisies et entraînées directement par Jésus. Répétons, pour la consolation des plus simples, qu'elles pourront se contenter de l'enseignement oral des pasteurs, instruits dans l'Écriture et dans la tradition. À vous de sonder vos forces. Pour cela le meilleur moyen est d'essayer.

VII. — La lecture de l'Ancien Testament

Saint Paul nous renvoie sans cesse à l'Ancien Testament. C'est nous inviter à le lire. Mais comment parler en quelques pages de cette lecture, même en s'en tenant au strict nécessaire ?

Nous dirons donc seulement un mot de la question souvent agitée de nos jours en dehors de l'Église : pour ceux qui ont traité le Nouveau Testament avec tant de désinvolture, quel peut être l'intérêt religieux et moral de l'Ancien ? Mais, contrairement à l'opinion de beaucoup d'incroyants, il nous semble que sa haute valeur est plus évidente que jamais. Que disait-on autrefois pour déprécier la Bible des juifs ? Que s'ils la tenaient pour un livre sacré, ils n'étaient pas les seuls à se vanter de la sorte, tous les peuples ayant eu leurs livres saints. L'idée même que Dieu ait révélé la vérité à un seul peuple qu'il aimait de préférence comme le sien est, disaient les déistes, en contradiction avec la notion moderne de Dieu, père de tous les peuples qu'il chérit d'un même amour, si tant est qu'il s'occupe d'eux. Si nous connaissions d'autres livres d'une antiquité aussi reculée, peut-être reconnaîtrait-on aisément que la Bible ne leur est pas supérieure. Ne savons-nous pas déjà que les Hébreux, cachés dans leurs montagnes, n'ont pas atteint au même degré de civilisation que leurs puissants voisins des bords du Nil ou de l'Euphrate ?

Or, voici que les écritures sacrées des Égyptiens et des Assyriens nous sont devenues aussi familières que celles des Grecs et des Latins. On y trouve beaucoup de sentiments, de pensées et de rites analogues à ceux des Israélites – la nature humaine, disons-le encore une fois, est la même toujours et partout – ; mais absolument rien de comparable au pur monothéisme des juifs, au culte spirituel et moral exigé par leur Dieu. Si bien qu'on ne s'étonne plus que ce Dieu, préparant son règne sur toutes les nations, ait soustrait d'abord un peuple aux dangers de l'ambiance partout violemment hostile à l'adoration du Dieu unique. Il le façonnait comme le témoin de ses œuvres, et sa résistance, ses perpétuelles rechutes, le châtement qui les suivait, l'annonce finale du salut, auquel tous les hommes seraient admis, sont toute la Bible. Son terme eût été la glorification d'Israël, s'il avait consenti enfin à se faire l'instrument du salut. Son refus définitif marqua dans l'Évangile le moment où le pardon de Dieu s'étendit directement à tous les hommes ; le peuple élu cédait la place à l'Église.

La première page de la Bible pose le principe. Dieu est le créateur ; c'est donc à lui que les hommes doivent adoration et service, et non point à ceux qu'on adore partout, le soleil, la lune, les astres qu'il a lancés dans le firmament.

En Égypte, aucun thème suivi, mais les dieux à tête d'animaux qui se promènent le long des murs de leurs temples grandioses disent assez jusqu'à quel point l'esprit de ce peuple poussait la confusion du divin qu'il percevait confusément et des êtres animés, de toute espèce, qui étaient censés le manifester. À Babylone, un long poème des origines : mais les dieux, surgissant on ne sait d'où, ne sont que des forces matérielles, si formidables qu'elles soient, comme l'abîme ou l'océan. La naissance du monde (cosmogonie) est en même temps la naissance des dieux (théogonie).

Du principe primordial, le reste suit des deux parts avec logique. Le reste de l'humanité suit les voies de l'idolâtrie. Chez les Hébreux, le Dieu unique est distinct du monde. C'est un sacrilège de lui donner une forme matérielle, fût-ce comme symbole. Il n'a même d'autre nom que l'Être. Il est le législateur suprême : il dictera donc une Loi. Que les érudits discutent sur les rapports des textes entre eux. Il demeure que Dieu s'est constitué un peuple près de la montagne du Sinaï, et que dans ce désert, loin des préoccupations de l'ordre matériel et des raffinements de la vie urbaine, il a dicté une loi religieuse et morale aussi stable, aussi claire que les blocs de granit rose qui étincellent au soleil du Djébel-Moussa, le mont de Moïse.

La loi se rattache aux origines mêmes de l'humanité. On est touché, dans la Genèse, des manifestations de la Providence de Dieu, envers Adam, Noé, Abraham, Jacob et Joseph. Sa justice, même quand elle punit, laisse toujours entrevoir l'espérance d'un glorieux avenir. Puis vient la sortie d'Égypte, où le Dieu des Hébreux montre qu'il est le maître de l'auguste Pharaon. Le reste du Pentateuque achève l'armature qui sera le point d'appui pour la foi du peuple de Dieu.

Avec le même soin qu'il exalte la Toute-Puissance de Maître souverain, l'Esprit Saint nous enseigne à compter avec cet effrayant pouvoir de résistance qui a été conféré à l'homme. Dieu n'a pas voulu le violer, au risque de paraître déçu par la prévarication de nos premiers parents, investis d'une grâce d'innocence, puis par la rechute orgueilleuse des hommes échappés au déluge. Adam s'était cru l'égal de Dieu, les descendants de Noé bâtissent une tour pour escalader le ciel. Les enfants d'Abraham seront-ils plus dociles ? Dieu sera-t-il mieux servi par son peuple choisi ? Non, car le reste des livres historiques est la narration de ses révoltes, comparées par le tendre Osée aux infidélités d'une femme aimée avec passion. La vierge d'Israël prend pour amants les dieux du pays qui la comblent de cadeaux. Ne sont-ils pas toujours maîtres chez eux ? Leurs fêtes sous les bosquets verdoyants effacent le souvenir du Sinaï poudreux et stérile. Quand le Seigneur a combattu l'attrait des hauts lieux, sanctuaires de folle joie, par l'érection d'un seul lieu de culte, le Temple de Jérusalem, les dix tribus font

un schisme ; il leur faut leur veau d'or et chez eux. Ayant ainsi déserté leur sanctuaire national et altéré la notion de leur dieu, les Israélites du Nord sont sans force contre la séduction des Baals de Tyr, les dieux familiers de leur reine Jézabel.

Il faut donc que Dieu se consacre parmi eux un groupe de serviteurs fidèles. Ce sont les prophètes. Mais des intrus prennent leur nom pour entraver leur ministère. Quelques-uns seulement, Élie, Élisée, Osée et leurs disciples, continuent la lutte, celle des hommes de Dieu, animés de son Esprit, contre les mauvais penchants de la nature, favorisés par l'idolâtrie, et qui entraînent les Israélites à l'apostasie.

Le royaume d'Israël est puni par une déchéance irréparable. Il reste Juda. Isaïe le sauve par ses miracles, et plus qu'aucun autre console le peuple, pauvre brebis égarée⁹, toujours aimée de son Pasteur. Il annonce le salut en termes triomphants, y associe tous les peuples et les îles lointaines. Rien de plus beau dans aucune littérature. Les Grecs ont analysé avec plus de précision notre nature. Mais qui d'entre eux a éprouvé l'émotion douloureuse d'une grande âme parce que Dieu est offensé ? Le pathétique d'Isaïe remue dans ses profondeurs la conscience de l'homme coupable envers son Dieu, et mieux que personne avant l'évangile il le met en contact avec une miséricorde infinie. Jésus aimait à citer Isaïe. Des chrétiens se résigneront-ils à l'ignorer ?

Jérémie, par sa vie, fait pressentir la mission de l'homme de douleurs. Ce prophète méconnu est enveloppé dans la ruine de Jérusalem, mais lui laisse l'assurance d'une alliance nouvelle, non plus écrite sur la pierre, mais gravée dans les cœurs. Cette espérance est le bien d'un groupe fidèle chez les exilés de Babylone. Quand ils reviendront, après cette correction sévère, ils se montreront dociles. Ils obéissent aux Perses sans subir d'une façon appréciable leur ascendant religieux. Aussi la Bible garde le silence sur leur situation. Les prophètes se taisent. Les âmes les plus religieuses d'Israël nourrissent leur piété du chant des psaumes, qu'elles légueront aux chrétiens.

Mais voici qu'après le lion babylonien et l'ours persan, surgit aux yeux de Daniel¹⁰ un léopard au pelage chatoyant, aux bonds rapides, auquel la domination fut donnée. C'était Alexandre, élève d'Aristote, c'est-à-dire messenger de la civilisation grecque, s'imposant à l'Asie antérieure et à l'Égypte avec un charme irrésistible. Toutes les rives de la Méditerranée,

⁹ Isaïe 40, 11.

¹⁰ Dn 7, 6.

même Rome conquérante, s'inclinèrent devant ce génie qui persuadait par sa philosophie et séduisait par les chefs-d'œuvre de l'art.

Un paysan de Judée, même un grand propriétaire terrien, ou le prêtre d'un temple massif, restauré à grand-peine, devaient être éblouis, et d'autant plus qu'ils n'étaient pas dépourvus d'intelligence, par ce rayonnement qui se projette encore sur nos philosophes et nos artistes.

Ce fut un engouement général.

Mais que pensaient les Grecs de la religion, quels étaient leurs dieux ? Le rayon indécis que Platon et Aristote avaient fait luire sur l'Attique avait été résorbé par les ténèbres.

Cette prodigieuse supériorité intellectuelle des Grecs échouait lamentablement sur ce seul point. S'ils avaient connu Dieu, ils avaient refusé de lui rendre hommage. Le pieux Israélite, conscient de ce qu'était Dieu, Puissance, Providence, Sagesse, Bonté, Justice, se redressait soudain, fier de sa supériorité acquise par l'épreuve, lorsqu'il comparait son Dieu à ceux qu'Homère avait si ingénument mis en scène comme de très beaux polissons, ou même à ces forces de la nature que les théories stoïciennes mettaient à leur place, sans parler d'Épicure qui n'avait cure de ce bazar.

Et s'il était fier, trop fier d'appartenir au peuple élu, le Pharisien le plus orgueilleux savait que cette connaissance sublime il ne la tenait pas de sa race, mais de Dieu qui s'était révélé lui-même.

Il y eut donc alors parmi les juifs, et c'est leur éternel honneur, des héros qui donnèrent leur vie pour leur religion. Quand l'hellénisme qui régnait par les gymnases, le théâtre, le commerce littéraire, prétendit s'emparer du Temple pour installer la statue de Bacchus ou de Zeus dans le vide occupé par la présence mystérieuse de Dieu, les Maccabées préférèrent la mort à l'apostasie. Et le gros de la nation les suivit. Ce sont les dernières pages de l'Ancien Testament. Il semble donc que sa conclusion naturelle devait être l'hommage rendu par les juifs à leur Messie avec plus de ferveur que jamais quand les Romains leur ravirent l'indépendance. Mais il y avait dans les Écritures quelques pages qu'ils n'avaient pas comprises : l'existence de Jérémie, prophète-apôtre par la souffrance, la mort expiatoire des frères Maccabées¹¹, et surtout ce tableau du serviteur du Dieu d'Israël¹², souffrant pour obtenir le pardon de son peuple. Les scribes les plus réputés n'avaient pas compris non plus qu'en promettant le salut Dieu ne s'arrêtait

¹¹ 2 M 7,33.

¹² Is 52, 13-53,12.

pas au bonheur temporel de son peuple, à l'abondance de ses récoltes, à l'éclat de ses victoires. Sans doute les prophètes avaient encore parlé, comme l'antique Moïse, de ces bénédictions temporelles¹³, mais leur pensée profonde était que Dieu n'attachait de prix qu'à l'humilité du cœur, à la compassion pour les misères des autres, à l'amour de Dieu et du prochain. Le reste n'était que symboles. Les juifs, et les chefs religieux en tête, dominés par un nationalisme étroit, n'attendaient de leur Messie que la prospérité, la victoire, la vengeance. Jésus est venu humble et souffrant, il a été crucifié, ils n'ont pas voulu de lui.

Mais à quoi bon aligner des phrases informes quand Pascal a parlé¹⁴:

Comme la raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud et dans les rabbins, n'est-ce pas parce que Jésus-Christ n'a pas dompté les nations en main armée, *gladium tuum, potentissime* : N'ont-ils que cela à dire ? Jésus-Christ a été tué, disent-ils ; il a succombé ; il n'a pas dompté les païens par la force ; il ne nous a pas donné leurs dépouilles ; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire ? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas celui qu'ils se figurent.

Ni le don de la grâce d'innocence, ni le châtement du déluge, ni les miracles de l'Exode, ni la législation du Sinaï, ni la prédication des prophètes n'ont obtenu ce que Dieu voulait pour le salut des hommes. Tous les instruments choisis par Dieu ou se sont révoltés, ou se sont dérobés, ou leur mission n'a pas été efficace ; c'est toute l'histoire de l'Ancien Testament. Alors Dieu est descendu dans la personne du Fils, appelé par les soupirs des prophètes, attiré par la grâce de Marie, comme un bon ouvrier qui fait lui-même son ouvrage, et c'est le Nouveau Testament.

C'est toujours Jésus-Christ qui agit en personne, par l'Église et par les sacrements jusqu'à la fin des siècles. L'Église a le secret du vieux livre, que la Synagogue serre obstinément sur son sein sans le comprendre. Il s'explique comme un appel à Jésus-Christ. ♦

www.mj-lagrange.org

¹³ Le retour de dix tribus, la restauration du trône de David, la gloire de Jérusalem, etc. Sur cette difficulté on nous pardonnera de renvoyer à un article déjà ancien parce qu'on y trouvera des passages de Pascal d'une incomparable beauté spirituelle : « Pascal et les prophéties messianiques », *Revue biblique*, 1906, p. 533-560.

¹⁴ Art. cit., p. 551, d'après les *Pensées*, éd. Havet, p. 370.